



Vive la sociale !

Solidarité. Du cœur et du peps !
Les associations du 14^e abolissent
les frontières et les castes.

PAR BAUDOIN ESCHAPASSE
ET VALÉRIE PEIFFER

Avec 400 associations, le 14^e est l'arrondissement le plus associatif de la capitale. Ici, pour les habitants, la solidarité est une règle de vie ; la culture, un catalyseur de lien social. Et les associations ne cessent d'inventer de nouvelles façons de vivre mieux ensemble. Ainsi, le collectif Casdal 14, qui fédère des habitants et des associations, a été créé en 2004 pour gérer conjointement les deux centres d'animation Marc-Sangnier et Vercingétorix. L'idée ? Pratiquer des activités ensemble pour mieux se connaître et éviter les conflits ethniques dans un quartier sensible. « Casdal 14 n'est pas une simple épi-

cerie d'activités, précise Claude Quenault, son vice-président. *Nous souhaitons une participation active de nos adhérents.* » Transformer les habitants en citoyens qui agissent dans leur quartier est l'un des défis de Casdal 14. Dans les deux centres, les animateurs des ateliers sont des artistes. Au total, ce sont 60 activités qui sont proposées. « Dans la mesure du possible, nous tenons à ce qu'elles donnent naissance à un travail de création, souligne Claude Quenault. La culture est un moyen d'émancipation. » Les centres accueillent aussi en résidence plusieurs artistes pour les accompagner dans leur création. Et Casdal 14 a mis en place Start 14, festival de cultures urbaines qui a pour but de mettre en lumière les jeunes talents du 14^e.

Tous en scène !

La compagnie Bouche-à-Bouche bat le pavé de la porte de Vanves et enrôle ses habitants.

Démarche nomade. Faire de la culture une massue qui abat les murs, tel est aussi l'objectif de la compagnie Bouche-à-Bouche, montée par la comédienne Marie-Do Fréval. « Dans la ville, j'ai vu des grillages se monter. On a cadenassé les gens. Je voulais lutter contre cet enfermement, explique-t-elle. Alors, en 2002, j'ai réuni une dizaine d'artistes sur un coup de tête pour monter un spectacle créé à partir d'interviews des gens du quartier de la porte de Vanves. » Cette démarche nomade pour regarder et écouter la ville est devenue une pièce sur l'exil, « Rue du départ », qui a été jouée en salle, en plein air au pied des immeubles, dans les cours. Lors de repas de quartier, les comédiens vont de table en table pour raconter les histoires réécrites des habitants avant de jouer la pièce. Installée dans une boutique rue du Général-Humbert depuis avril 2009, Marie-Do Fréval organise aussi des « groupes de paroles imaginaires » qui réunissent des

femmes pour écrire et inventer collectivement sous sa direction. « J'ai toujours considéré le théâtre comme une forme d'engagement : il s'agit de faire surgir la culture où elle n'existe plus », souligne la comédienne. Depuis octobre 2009, Bouche-à-Bouche a en outre imaginé « Rue(s) libre(s) », une balade artistique dans le quartier de la porte de Vanves. Une façon de regarder la ville autrement et de partir à la rencontre de ses voisins. Cette flânerie mêle musique, théâtre, lectures, photos... Prochain rendez-vous : samedi 10 avril, à 18 h 30, au 2-4, rue du Général-Humbert.

« **Sas** ». Dans un style différent, Florimont (un collectif de 48 associations) multiplie les projets pour « créer du lien social ». Elle a notamment été à l'origine de spectacles, dont l'un sur le thème de la Résistance, et d'expositions de photos... Aujourd'hui, Florimont s'est lancée dans une nouvelle aventure. Après avoir réalisé un film à partir d'interviews de jeunes du quartier Pernety, l'association a voulu les aider à mieux s'insérer dans les entreprises. « Avoir une formation, des compétences ne suffit pas toujours à réussir son entrée sur le marché du travail, constate Gilles Motel, secrétaire général de Florimont, par ailleurs parrain à la mission locale Pari d'avenir. Il manque une étape intermédiaire. Or les associations pourraient être ce "sas" avant le grand saut dans l'entreprise. » Pour cela, Florimont fait le tour de ses alter ego du 14^e et recense leurs besoins. Et Gilles Motel de préciser : « Nous veillons à ce que le travail dans l'association corresponde à un vrai métier transférable à l'entreprise. » A ce jour, quatre contrats d'insertion unique ont ainsi été signés et douze autres devraient suivre.

Coaching. C'est le même combat pour l'emploi qui anime Simone Jean, à près de 70 printemps. Cette ancienne infirmière de l'hôpital Saint-Joseph aurait pourtant pu se la couler douce après une vie professionnelle bien remplie. Après

avoir travaillé dans un dispensaire pendant près de huit ans au Cameroun, puis porté assistance à des jeunes diabétiques découvrant leur maladie, Simone Jean a néanmoins décidé de continuer d'aider son prochain au sein de l'association Solidarité nouvelle face au chômage (SNC). Elle participe activement à un programme d'accompagnement personnalisé des demandeurs d'emploi. « Deux ou trois fois par semaine, j'accueille des personnes en recherche de travail. Je discute avec elles, je regarde leur CV, je leur donne des conseils », note l'ancienne responsable du pôle SNC de Montparnasse. Comme elle, une centaine de bénévoles portent ainsi assistance à des demandeurs d'emploi parfois déboussolés par de longs mois d'inactivité. Un coaching qui porte ses fruits : 60 % des chômeurs qui poussent la porte de l'association finissent par retrouver un travail.

Alphabétisation. C'est encore et toujours la solidarité qui est à l'origine de l'association Migrants Plaisance. Chaque semaine, une petite soixantaine de bénévoles

« J'AI TOUJOURS
CONSIDÉRÉ LE
THÉÂTRE COMME
UNE FORME
D'ENGAGEMENT :
IL S'AGIT DE FAIRE
SURGIR LA
CULTURE OÙ ELLE
N'EXISTE PLUS. »
MARIE-DO FRÉVAL,
COMPAGNIE
BOUCHE-À-BOUCHE

accueillent au rez-de-chaussée d'une résidence HLM du quartier Pernety des migrants en déshérence. Créée en 1982 pour favoriser l'alphabétisation des familles immigrées récemment installées dans l'arrondissement, Migrants Plaisance s'est transformée en un atelier de savoir socio-linguistique. « Nous ne nous contentons plus d'apprendre la langue française aux nouveaux arrivants. Nous leur expliquons aussi comment fonctionne notre pays », détaille Christian Julienne, ancien DRH dans une grande entreprise publique qui dirige ce mouvement depuis cinq ans. Son but ? Rendre rapidement autonomes celles et ceux qui ont choisi la France comme terre d'accueil. Une mission qui dépasse, et de loin, le simple apprentissage de la lecture et de l'écriture. L'association dispense aussi des cours d'instruction civique, des sessions de tutorat administratif – pour aider les femmes à remplir leurs papiers, par exemple –, mais aussi un soutien pédagogique pour les enfants de ces familles déracinées. Autant d'expériences qui pourraient servir de modèles aux autres arrondissements de la capitale... ■

Le Café Signes, au doigt et à l'œil

Depuis son ouverture, en 2003, le Café Signes est devenue une institution à Alésia. Les touristes se pressent dans ce bistro typiquement parisien où la carte est d'un excellent rapport qualité-prix. Ce n'est pourtant pas uniquement le talent, certes réel, de son équipe de cuistots qui lui vaut ce succès. Le Café Signes est le seul établissement de France à permettre à des sourds de travailler en salle. Leur handicap n'entame en rien la qualité du service. Attentifs, les garçons prennent la commande en suivant du regard le doigt du client sur le menu. Des voyants lumineux leur signalent que la commande est prête en cuisine.

Pionnier dans son genre, ce bistro a été depuis copié à l'étranger. Il est géré par l'association Entraide universitaire, fondée en 1954 par des enseignants. Cette dernière est spécialisée depuis vingt ans dans la gestion d'établissements d'accueil des handicapés. « Notre association en gère plus d'une quaran-



Bon signe. Le bistro a été copié à l'étranger.

taine à travers le pays : des foyers, mais aussi des centres d'aide par le travail », indique Martine Lejeau-Perry, à l'origine du Café Signes. « Grâce à ce réseau, plus de 1 000 handicapés ont pu trouver leur place dans la société alors que le taux de chômage chez les sourds dépasse 75 % », ajoute-t-elle. Son nouveau challenge ? La création d'une maison de retraite pour les malentendants et les non-voyants ■ B. E.